

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode n'a maintenant, pour ainsi dire, plus rien d'impérieux; elle n'exige d'une femme qu'une seule chose: c'est qu'elle soit jolie! Ajoutons que la beauté réelle n'a rien à voir là-dedans. Une beauté accomplie est souvent gênante, car il lui faut des cadres exceptionnels; d'ailleurs, les femmes les plus belles ne sont pas toujours les plus jolies.

Donc, ce que la mode actuelle demande, c'est une beauté « factice », — si l'on peut ainsi parler. Cette beauté, toute de convention, n'a pas de principes arrêtés; elle ne comporte ni la régularité des traits, ni la fraîcheur du teint, et personne ne pourrait la définir nettement. S'il nous fallait le tenter, cependant, nous dirions qu'elle résulte simplement, selon nous, d'un choix intelligent et raisonné de tout ce qui concerne la toilette, les habitudes de la vie, la manière d'être en toutes circonstances, de telle sorte que la personne paraisse toujours charmante et ne puisse que captiver. — Savoir s'habiller, vivre, causer, recevoir, voilà la meilleure définition de ce que le monde voit et résume dans ces trois mots: « une jolie femme ».

Nous faisons à part nous ces réflexions, tout en assistant à un véritable défilé de toilettes nouvelles, portées par un essaim de jeunes femmes. C'était dans une de ces grandes maisons de couture où l'on crée la nouveauté, où de Paris même et des quatre coins du globe on vient chercher les « modèles ». Le costume d'abord, puis l'aisance et la grâce avec lesquelles il était porté, faisaient de toutes ces personnes, sans beauté la plupart, autant de jolies-femmes.

D'après tout ce que nous avons vu dans cette maison de première importance, les costumes ordinaires sont exécutés en beaux lainages et faille ou velours assortis. Les teintes neutres l'emportent sur les autres; comme dispositions, toujours des unis, avec rayures ou carreaux. L'aspect général de la forme est encore un collant, mais avec moins de rigueur toutefois, ce qui mérite un bon point. En fait de garnitures, des choses splen-

dides, des franges d'une hauteur jusqu'alors inconnue, des passementeries, des broderies d'or, d'argent, de soies ternes, sur bandes de sicilienne marron, par exemple, du plus magnifique effet. Tout cela est si éclatant, que la profusion de garnitures est plus que jamais exclue par le bon goût.

Parmi les toilettes qu'on nous a montrées, quelques-unes méritent une mention particulière. Nous devons citer notamment une robe de faille

noire avec corsage *Marguerite*, composé d'une infinité de morceaux à coutures en dedans, moulant parfaitement le buste au-delà des hanches. Jupons à traine, plissé à plis plats très-serrés au milieu derrière, avec un tablier drapé dont le bas, garni d'une frange de 30 cent., tient à la jupe. Ainsi composée, cette jupe est agrafée autour des bords de la basque du corsage, et cette jonction est dissimulée sous les draperies d'une écharpe en faille, qui se noue derrière comme une ceinture *Baby*.

Mais voici un costume tellement compliqué que nous aurons bien de la peine à nous en tirer; essayons pourtant. Deux étoffes: l'une en faille vert *Dauphin*, l'autre en magnifique broché gris perle sur vert foncé. La faille forme un devant de robe princesse et un long dos de cuirasse; la soie brochée constitue une traine abbesse montée par de nombreux plis plats formant tête au bord de la cuirasse en question. Cette traine se relie naturellement aux côtés des devants princesse. La soie

brochée forme, en outre, une moitié de tunique *Juive*, c'est-à-dire tout le devant de ce modèle, y compris la collerette. Cette partie, connue sous le nom de « tablier à la Juive », se fixe par derrière à la traine abbesse, où les deux bords se réunissent sous un beau motif de passementerie et franges vertes. Les bords du tablier sont entourés d'une haute frange verte et grise.

Bien des détails de cette jolie toilette nous échappent; aussi renonçons-nous à décrire minutieusement les costumes que nous



P. N° 279. — CHAPEAU Breton.

Modèle de M^{me} Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

avons encore à mentionner et qui ne sont guère moins compliqués. Nous avons beaucoup admiré, entre autres, une robe princesse en velours frappé, noir sur fond paille; le milieu de la jupe est en satin paille, ainsi que le haut des manches.

Deux modèles, d'une simplicité relative, nous ont plu infiniment.

L'un d'eux se compose d'une jupe longue en faille bleu marin, et d'une polonaise en sicilienne de même couleur. La coupe de celle-ci, nouvelle et collante, est d'un aspect tout gracieux, que rehausse encore une garniture de lacets d'argent, ondulés, posés par groupes de cinq et neuf rangs pressés.

Le second costume est en étoffe de laine, genre natté, à carreaux de bâtons coupés, couleur noisette, ombrés de plusieurs tons; c'est une nouveauté originale. Ce tissu est mélangé de lainage uni, bien assorti à la nuance, et qui sert à former le jupon dont la garniture consiste en coulissés et en bandes à carreaux. L'étoffe nattée est coupée en deux châles, entourés de franges grelot, qui forment le tablier le plus gracieux qu'on puisse imaginer. Ces châles, drapés et croisés l'un sur l'autre sur le devant du jupon, tombent d'aplomb avec leurs pointes au milieu; les deux derniers bouts sont négligemment noués sur la traîne derrière.

Presque toutes les femmes, même parmi les plus riches, font faire chez elles un certain nombre de leurs costumes, soit qu'elles aient une femme de chambre habile, soit qu'elles prennent une ouvrière spéciale. C'est à leur intention que nous allons encore donner quelques indications; si elles ne servent pas à toutes nos lectrices, — aux Parisiennes, par exemple, — elles seront utiles aux femmes éloignées de Paris et, par conséquent, moins bien renseignées.

Dans le corsage actuel, la taille doit être longue, les épaulettes courtes et les pinces hautes; les manches se montent sans lisérés à l'entournure des bras. Le dos possède au moins quatre petits côtés, ce qui porte à cinq le nombre des coutures, en comptant celle du milieu; chacune de ces coutures se fait à l'envers et non plus piquée ostensiblement sur le dessus, comme autrefois. Enfin, nous ajouterons que boutons et boutonnières se reportent tout petits.

Mary D'AUBERVILLE.

AVIS TRÈS-IMPORTANT

Nous croyons devoir signaler à l'attention particulière de nos nouvelles Abonnées d'octobre les jolis modèles de confections d'hiver contenus dans le présent numéro.

A celles qui désireraient en recevoir un plus grand nombre, nous nous empressons de donner avis que, par mesure tout à fait exceptionnelle et dans le but de leur être agréables, nous tenons à leur disposition, — pour leur être adressé « franco » moyennant 1 franc en timbres-postes, — notre 4^e numéro de septembre: elles y trouveront, en même temps que beaucoup d'autres éléments utiles, une très-belle gravure noire comprenant six modèles de confections d'hiver d'un genre tout nouveau.

Nous prions nos nouvelles Abonnées de vouloir bien, dans leur intérêt, nous adresser leur demande le plus rapidement possible.

AD. G. ET FILS.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 279.

CHAPKAU Breton. — Ce gracieux modèle est en feutre noir, à calotte plate et passe enlevée; celle-ci est bordée d'un galon d'or et garnie de

velours noir. Un oiseau rouge et noir (cardinal) forme le pied d'une plume noire qui se rabat sur le dessus.

G. N° 539.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en tissu d'Irlande gris jaunâtre, à rayures tabac. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants plissés en faille marron. — Tablier garni de même, relevé et drapé derrière, où il reste fixé. La tunique est ornée dans le haut, derrière, d'un volant de même étoffe terminé dans le bas par un plissé comme le reste. Elle n'est pas montée à la ceinture, et le coin de la tête est attaché au bas du tablier; l'autre côté de la tunique est drapé gracieusement dans le haut et garni de nœuds de ruban assorti aux plissés. — Corsage à longues basques plates devant et arrondies derrière, où le côté de la basque est froncé et garni d'une tête qui continue l'arrangement de la tunique. Un plissé entoure la basque, et un nœud de ruban orne le côté derrière. Plissés et nœuds de ruban au bas de la manche. — Chapeau de feutre noir, à passe relevée derrière, où il est garni de coques de ruban de couleur assorti à la toilette et d'une plume grise naturelle. Flot de coques pareilles sur le côté du sommet.

2. Costume en cachemire et faille gros bleu, avec manteau en matelassé noir. — Jupon de robe princesse, à traîne très-ample, resserrée au milieu par un large nœud de ruban et terminée par un volant froncé, monté à tête. Le devant du jupon est entouré d'un volant, puis surmonté d'un haut plissé « à la vieille ». — Confection nouvelle, en matelassé noir, de forme presque ajustée, plus longue devant que derrière. Le bas est en faille noire, sur la moitié de la hauteur du vêtement; cette partie est entourée d'étoiles en passementerie perlée avec franges de soie perlées. Le milieu, derrière, est garni, dans le haut du dos et le bas de la taille, de soufflets en faille et de nœuds de ruban gracieusement disposés. Des bandes de faille garnies d'étoiles entourent le haut du paletot en suivant le milieu des devants. Parements de faille au bas des manches, garnis, sur le dessus, de trois étoiles et de bouclettes de ruban. — Chapeau de feutre gros bleu, à passe diadème bordée d'un galon; branche de giroflée dessous. Plumes et rubans bleus sur le sommet et traîne derrière.

G. N° 560.

TOILETTES D'INTÉRIEUR ET DE VISITE. — 1. Costume en faille et sicilienne noires. — Jupon à traîne, en faille, entouré d'un haut volant plissé traversé au milieu par un volant plat à pans coupés. Un biais souligne la tête ruchée. — Tablier en sicilienne ouvert devant et garni, sur les deux bords, de revers plats qui tiennent toute la hauteur. Ces revers sont réunis par une cordelière, faisant l'office d'un lacet croisé et terminé par des glands; les côtés de ces revers sont ornés de boutons et de boutonnières. Le reste du tablier, drapé sur les côtés, est fixé derrière par un coquillé de nœuds de ruban. — Le corsage cuirasse, en sicilienne, avec col rabattu, est orné dans le haut de revers lacés au milieu et disposés comme ceux du tablier dont ils continuent le gracieux effet. — Lingerie brodée et ruchée.

2. Costume en vigogne et faille grise. — Jupon à traîne et pli Bulgare; celui-ci est orné de trois volants froncés, le dernier monté à tête. Les devants sont garnis d'un volant plissé, surmonté d'un petit volant et de plusieurs biais en faille. Le corsage, à basque postillon derrière, se prolonge devant en longs pans drapés et garnis de volants qui se fixent de chaque côté dans le pli Bulgare. — Confection en matelassé noir, ayant la forme d'un paletot demi-ajusté dont les devants se prolongent en pans de mantelet. Une bande de fourrure marmotte entoure tous les bords du vêtement et ceux des manches fendues dessous, jusqu'au coude où se trouve un nœud papillon en ruban. Poches et nœud de ruban dans le bas des pans. — Chapeau de feutre, à passe enlevée et doublée de velours de couleur assortie. Bandeau de plumes et plume unique posée en aigrette dessous.

Description de la gravure coloriée n° 1263.

GRANDE PLANCHE DE TOILETTES ET CONFLECTIONS D'HIVER.

1. MANTELET Olga. — Ce vêtement, en sicilienne noire, a des devants de mantelet couverts d'une broderie de soutache noire, et un dos de paletot demi-ajusté, également brodé. Une frange de soie entoure tous les bords. Col montant et parements au bas des manches, brodés comme le reste et garnis de bouclettes de ruban. — Robe en vigogne, composée d'une cuirasse et d'un jupon à courte traîne, lequel est entouré de plissés et de biais en faille assortie, boutonnés sur les côtés. — Chapeau Jockey-Club, en feutre noir. Passe relevée sur les côtés, bordée de velours; draperie en velours autour de la calotte, et nœud de tulle noir avec une aile d'oiseau placés derrière.

LES PAROLES D
social une offense, je tâche d
sua priensse pas jusqu'à elle.
de-dans de tout ce qui cor
reusement, il l'augmente en

2. **MANTEAU Princesse Cléo.** — Cette confection, en beau matelassé de soie, a très-grand air avec ses longs devants flottants, formant tunique, et son dos de dolman. Ses larges manches s'emboîtent complètement dans les coutures du dos. Un effilé de gros cordonnet entoure tous les bords inférieurs; des nœuds en faille satinée ornent le milieu du dos, l'angle des manches et le milieu des devants, où ils sont disposés en cascade. — Robe princesse en velours noir, ornée de cordelières à glands, posées en fourragères, deux par deux, jusqu'au milieu du tablier; les dernières, se continuant par derrière, soulèvent et drapent l'ampleur de la traîne. Chaque rang est fixé par des macarons en passementerie. — Chapeau de velours noir, garni de coques très-enlevées et de grappes de fleurs tombant en traîne derrière.

3. **PALETOT Maygot.** — Ce joli modèle est en velours noir et d'une forme vague; les devants, plus longs que le dos, sont de beaucoup dépassés par de longues manches grecques. Le paletot est entouré de beaux galons nattés et de franges, formées de bouclettes de faille et de glands de soie. Un galon semblable orne chaque côté du vêtement devant et derrière, en passant sur les épaules. Les manches sont garnies de même, avec nœud de ruban à pans flottants. Un nœud semblable placé au pied du col montant, flotte au milieu du dos. — Robe de cérémonie en faille lilas et gris perle. Le jupon à traîne est tout coulé derrière, puis garni de plissés et de volants alternés. La même garniture orne le devant, dessinant un tablier arrondi. Le corsage, genre cuirasse, est en faille lilas; les manches en faille grise. — Chapeau de velours noir. Fond mou et passe baissée sur les cheveux, le tout orné de coques et d'une grande plume amazone.

4. **VESTON Betsy,** en drap velours de nuance havane. — La forme de ce vêtement demi-ajusté est courte derrière et longue au milieu devant. Un galon natté, or et marron, orne le milieu des devants, remontant sur le dos où il forme deux lignes. Les bords inférieurs sont entourés d'un galon pareil et d'une bande fourrure. Même garniture au bas des manches et nœud de faille. Col de fourrure et nœuds de ruban dans le haut et le bas du dos. — Robe de faille noire. Jupon à traîne et pli Bulgare, orné devant de deux écharpes garnies de franges, drapées et superposées en formant le tablier, puis fixées derrière sous le pli. — Corsage cuirasse. — Chapeau *Jockey-Club* en feutre noir. Calotte ronde et passe relevée sur les côtés; écharpe de gaze bleue avec un oiseau placé en arrière.

5. **DOLMAN Christine** (nouveau modèle) en drap; les devants très-longs et formant presque le tablier. La manche et le dos sont taillés comme ceux du dolman; une basque rapportée en dessous, à la couture des devants, ne forme qu'un avec ceux-ci; cette disposition de double basque simule deux vêtements superposés. Une bande de fourrure entoure les bords inférieurs du dolman *Christine*, tandis que les autres bords sont garnis de franges et de pattes de faille noire, fixées par des boutons assortis. Mêmes pattes et boutons autour du col montant. De longues pattes de faille, terminées par des glands de soie, rayent le devant des manches, dont le bord inférieur est orné de fourrure. — Robe en cheviot vert bouteille. Jupon à traîne, entouré de petits volants froncés. Tunique duchesse, à bords dentelés largement, puis entourés d'une ruche mignonne en faille assortie. La tunique est drapée et fixée derrière sous un léger pouff, avec un nœud de faille de même nuance. — Chapeau de velours, à fond mou et passe diadème, garnie d'un nœud éventail en damas renaissance rouge, pavots de même nuance et feuilles grises sur le côté.

6. **CONFECTION Chicago.** — Pardessus de velours rappelant la tunique duchesse par sa forme et son dos à basque, ce qui laisse découvert le milieu du jupon de la robe. Galons de soie rayant le dos et les devants jusqu'en bas, suivant tous les bords du vêtement jusque derrière, avec une frange à glands de soie. Large nœud de ruban de faille disposé au bas de la basque. Poches sur les côtés, posées en cornet renversé, bordées de biais en faille avec bouclettes assorties pour l'extrémité. Parements aux manches, dessinés dans le genre des poches. — Robe de velours caroubier. Jupon à traîne et pli Bulgare uni; le devant est découpé en longues dents carrées, qui reposent et se détachent sur un bas de jupon ajouté en dessous; ce dernier est entouré de petits plissés et de bouillons coulés. — Chapeau de velours noir. Fond mou en surah blanc, coques sur le sommet et plumes devant et derrière.

LES PAROLES D'OR

Quand on me fait une offense, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.

DESCARTES.

Un ami est au-dessus de tout ce qui constitue le bonheur : il le fait naître en le ressentant, il l'augmente en le partageant.

SCHILLER.

CAUSERIE

Après avoir assisté de loin à ce qu'on peut appeler avec raison les « fêtes de l'intelligence », — inauguration de la statue de Chateaubriant à Saint-Malo, célébration du centenaire de Michel-Ange à Florence, et du centenaire de Spontini, l'auteur de *la Vestale* et de *Fernand Cortez*, à Maïolati, province d'Ancone, — voici que nous nous retrouvons au milieu de tout ce qui remplit d'ordinaire la saison d'automne : la chasse et les courses. Ce sont certainement des plaisirs d'un ordre moins élevé, mais comme leur origine se perd dans la nuit des temps (à preuve Nemrod, grand chasseur devant l'Éternel, et tous les Centaures, fils de Jupiter et d'Ixion), et qu'une habitude aussi invétérée n'est pas facile à perdre, il faut bien se résoudre à en noter le retour chaque année, jusqu'à la consommation des siècles.

Le malheur, c'est que l'ouverture de la chasse ne soit plus entourée, comme autrefois, de ces cérémonies qui la rendaient si intéressante. Ainsi, qui n'a entendu parler de cette « messe des chiens » qu'on célébrait jadis à Chantilly, la veille du jour où devait commencer la campagne? Quelques détails sur ce qui se passait alors, c'est tout ce qui nous en reste.

Le plus vieux gentilhomme, monté sur le plus vieux cheval, suivi du plus vieux chien, accompagné du plus vieux piqueur, ouvrait la marche des chiens se rendant à la chapelle dans l'ordre suivant :

« Les grands dignitaires du chenil, le ban et l'arrière-ban des bull-dogs d'Allemagne, à la tête ronde, aux oreilles coupées, au collier hérissé de pointes de fer ;

» Les grands lévriers à poil ras, aux jambes nerveuses, au ventre avalé, au museau de fouine ;

» Toutes les variétés de lévriers : à poil long ; métis d'épagneuls ; charnagres, qui bondissent ; harpés sans ventre ; lévriers nobles, aux râbles larges ; lévriers œuvrés, au palais noir.

» En sixième ordre, la députation des braques, grande gravité d'oreilles ;

» Puis les limiers, puis les bassets, la terreur des blaireaux, et qui répondent au cri de : « Coule, coule, basset ! »

» Après se pressaient les chiens courants de race royale, ou chiens français ;

» Puis les baubis, nigles, chiens trouveurs, batteurs, babilants, corneaux, clabauds, chiens de tête et d'entreprise.

» Enfin, la populace des chiens. »

Introduits dans le même ordre au centre de la chapelle, on les rangeait devant le tableau de saint Hubert, et la messe commençait. On priait le ciel d'éloigner des chiens les maladies, les morsures des serpents, les piqures des plantes vénéneuses, les blessures du sanglier, et surtout de les préserver de la rage.

Rien n'était omis dans la liturgie et, la pieuse cérémonie terminée, l'aumônier montait en chaire et prononçait un panégyrique du vénéré patron de la chasse, panégyrique nécessairement entremêlé de quelques aboiements.

Les courses de chevaux ne débutaient point aussi solennellement ; mais, en remontant dans le passé, on trouve aussi sur ces fêtes hippiques d'intéressants détails. Ainsi, en consultant les écrivains du siècle dernier, on voit que cette mode, dont le succès va toujours croissant depuis quelques années, prit naissance en France sous Louis XV, et n'acquies un développement réel que sous Louis XVI.

Mme de Genlis écrivait, à cette époque, avec un air d'étonnement profond :

« A la dernière course, M. de X... a perdu 7,000 louis ; M. le comte de X... en a gagné 6,000 ; le roi a parié un petit écu : c'est une leçon bien donnée et de bien bon goût sur l'extravagance des paris. »

Que dirait aujourd'hui Mme de Genlis, si elle était restée témoin de l'énorme mouvement d'argent qui se fait autour des divers champs de courses ?

Notre siècle, si fertile en idées nouvelles, n'a pas encore inventé les courses de rats, mais il a du moins fait quelque chose pour élever ces rongeurs au niveau du progrès. C'est ainsi qu'il vient de se former en Belgique, à Gembloux, une Société de *ratophages*. Les membres se réunissent une fois par semaine; chaque séance est terminée par un grand repas où le rat tient la plus grande place. Cette Société, suivant l'exemple de la Société hippophagique, veut détruire le préjugé attaché à la viande de ces petits animaux.

A ce propos, un savant belge raconte que les anciens Romains mangeaient des souris grises assaisonnées avec des glands et des châtaignes. Buffon rapporte que les habitants de la Martinique mangent sans dégoût les petites souris et qu'ils recherchent surtout le rat musqué. Les rats grimpeurs forment un des principaux aliments à Cuba, à la Jamaïque, et certain potage de rats est un des mets favoris des Chinois.

Si la viande du rat compte des amateurs assez nombreux, elle a beaucoup d'ennemis. Déjà au moyen âge, un écrivain arabe, nommé Eby-Baithar, prétendait que l'usage de cette viande amenait une grande *faiblesse intellectuelle*. Mais, par le temps qui court, nous n'en sommes plus à compter avec les causes qui peuvent grossir le nombre des pauvres d'esprit.

En regard de ces derniers, nous avons heureusement, par une juste et consolante compensation, des intelligences pleines de vitalité et de puissante énergie. S'il fallait des exemples, nous n'aurions qu'à citer le nom de Victor Hugo, et celui de Georges Sand qui vient de nous donner une nouvelle œuvre : *les Deux frères*. Ce livre appartient à la dernière manière de l'illustre écrivain, à celle qui nous a valu le *Marquis de Villemer*, la *Famille de Germandre*, *Tamaris*, *Valvèdre*, *Nanon*, et quelques autres récits admirables qui sont dans toutes les mémoires et que le cercle de famille le plus scrupuleux peut entendre, le soir, lus à haute voix autour de la table du salon.

On n'en est plus à louer Mme Georges Sand. Comment ne pas faire remarquer, cependant, que pour elle chaque année qui s'ajoute à sa vie, loin de diminuer l'éclat de son génie, ne fait que lui permettre d'en varier l'aspect ? Et savez-vous le secret de cette jeunesse, sans cesse renaissante, de son imagination et de son talent ? C'est qu'arrivée à l'âge où d'ordinaire l'âme s'abîme dans l'amertume des souvenirs et se sèche dans les regrets, elle a retrempé la sienne aux sources vives de la nature et aux joies saines de la famille. L'air pur et calme de Nohant lui a conservé la santé et la vigueur d'esprit : or, c'est là toute la jeunesse, et avec ces deux avantages, selon le joli mot de Mme de Tracy, on est toujours jeune, lors même qu'on aurait cent ans.

A la suite de Mme Sand et présenté par elle dans une éloquente préface, voici un livre original, intéressant, plein du charme le plus délicat et le plus honnête. Cela s'appelle *le Bluet* et a pour auteur, — sous le pseudonyme de Gustave Haller, — une femme d'esprit appartenant au monde de la haute finance, et qui a déjà obtenu plus d'un succès au théâtre. Ne vous en rappez pas à la couverture du volume, dont la gravure, représentant des bluets dessinés par la main mourante de Carpeaux, semble promettre une étude de naturaliste; c'est un adorable roman encadrant une thèse ingénieusement traitée. Les femmes qui soutiennent une thèse font d'ordinaire comme les enfants qui s'amuse à cueillir des fleurs le long du chemin et arrivent à l'école quand la leçon est finie. On verra que l'auteur du *Bluets* s'en est souvenu, mais le moyen de lui en vouloir?... les fleurs qu'il nous offre sont si jolies !

LUDOVIC SAUVEUR.

UNE COMÉDIE DE MŒURS

Une soirée à sensation est promise pour le mois d'octobre dans l'un des plus élégants et des plus spirituels châteaux de France, que j'aurai assez désigné en disant que c'est une des rares demeures de notre pays qui possède une salle de spectacle. Un des hommes politiques les plus marquants de l'époque doit y lire une pièce en cinq actes intitulée : *Les Fonctionnaires*. Il y a certainement une comédie de mœurs et de caractères à écrire sous ce titre, et le sujet est bien fait pour tenter une plume acérée et vigoureuse.

Le fonctionnarisme est un des milieux les plus propres à attirer les foudres du théâtre et aussi ses leçons.

Les employés, les fonctionnaires de notre beau pays de France sont possédés d'une singulière manie. Ils voudraient tous voir au diable les classes d'individus qu'ils administrent, et manger à la campagne pendant l'été, en Italie durant l'hiver, les appointements de places qu'ils ne rempliraient pas à Paris.

Les employés des chemins de fer sont pris d'accès de rage quand leurs concitoyens encombrant tous les wagons dans le but assez compréhensible d'aller plus vite qu'à pied. — A-t-on jamais vu ces gens-là ! semblent-ils dire. Bientôt ils viendront cent mille ici à la fois ? On ne sait plus où donner de la tête !...

Les payeurs du Trésor leur renvoient la réplique à l'échéance du semestre. — Voilà encore ces rentiers insupportables, ruminent-ils. C'est toujours à recommencer !... Que voulez-vous ? Votre rente ? Attendez que j'aie mangé ma flûte. Et vous ? Attendez que j'aie bu un verre d'eau. Et vous ? Attendez que je me fasse les ongles. Qu'on ferme la porte, il est trois heures ; on ne paie plus aujourd'hui. Ils sont capables de revenir demain ! L'État ne fera donc jamais banqueroute ?

Et dans toutes les administrations, auprès de toutes les caisses où le pauvre public a affaire, c'est la même histoire. Nul n'est content de son travail et ne l'accueille le sourire aux lèvres. Chacun voudrait être laissé en repos derrière son grillage, comme un chat de paroisse, et pouvoir y gagner ses appointements tout en dormant.

Un dignitaire d'administration, convaincu, par expérience, de la nécessité de mettre un terme à la flânerie des employés, a imaginé de faire établir des feuilles de travail, sur lesquelles doit être indiqué le nombre de pages que chaque employé copie dans l'espace d'un mois. C'était compter sans ses hôtes. Maintenant les employés coupent le papier pour que les pages soient plus courtes et écrivent les lettres administratives comme les clercs d'avoués écrivent les rôles des requêtes, afin d'avoir plus de bons points à la fin du mois. Voilà ce qui s'appelle un tour administratif bien réussi.

Le fonctionnarisme, qui était appelé depuis longtemps à fournir une comédie à l'emporte-pièce, offre une variété inépuisable de types, une mine de faits plus curieux les uns que les autres.

Ainsi, parmi ses sommités il existe un personnage du caractère le plus original, qui unit le faste de la haute finance à la lésinerie de l'arrière-boutique. Il est logé comme un prince, habillé comme un pauvre commis. Ses riches salons sont ornés de meubles magnifiques, ses habits agrémentés de reprises.

S'il donne à diner, tout est splendide ; mais, dans le courant de la vie, il ne dédaignera pas d'aller philosophiquement chercher, chez la fruitière, le morceau de fromage du père Grandet.

Le secret du contraste étrange de cette magnificence alliée à cette parcimonie est bien simple. C'est l'administration qui loge ce personnage, le meuble et paie ses diners de représentation. Voilà l'homme grand. Mais quant à ses vieux habits, ses vieilles bottes, son vieux chapeau et son morceau de fromage, tout cela est à ses frais. Voilà l'homme d'ordre.

Le propre du fonctionnaire, d'ailleurs, s'il n'est point de dire : « Tout pour l'État », est de prendre pour devise : « Tout par l'État », et cette situation de gens dont l'existence est mi-partie, comme certain blason, aux frais de l'État et aux leurs, amène des contrastes curieux et qui prêtent le mieux du monde à la scène. La soirée sera bonne, au château dont je parlais tout à l'heure, à la lecture du *Fonctionnarisme*.

BACHAUMONT.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Nous avons annoncé la reprise du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, pour les débuts de Mlle Blanche Baretta; nous ajouterons que voilà une reprise qui, à tous égards, vaut mieux que beaucoup de prétendues nouveautés.

Pourtant il semble que l'histoire de la famille Vanderk se soit déroulée, l'autre soir, devant une nouvelle génération d'auditeurs pour qui elle était une révélation, et il paraît même évident qu'elle a causé à quelques-uns de ces néophytes une déception. De tous côtés, on ne voit que jeunes héros s'équipant en guerre pour l'assaut ou pour la défense, ni plus ni moins que s'il ne s'agissait pas d'une pièce fixée depuis cent dix ans au répertoire.

Un certain nombre d'imagination turbulentes viennent de découvrir que le *Philosophe sans le savoir* est une comédie vieillote, larmoyante, conçue dans des tons effacés et où tous les personnages sont vertueux. Grand merci, messieurs, d'avoir bien voulu nous éclairer!

Quel que soit le mérite de l'école dont il procède, — école inaugurée par Nivelle de la Chaussée, systématisée par Diderot, compromise par Mercier et exploitée depuis par Kotzebue, — ce qu'on ne saurait nier, c'est que le *Philosophe sans le savoir* en soit le chef-d'œuvre. Or, si cette pièce, médiocrement écrite par un architecte, par un maçon même (ce mot n'a rien qui nous déplaise), a été un coup d'audace en son temps; si l'éloge du commerce, placé un quart de siècle avant la Révolution dans la bouche d'un gentilhomme qui a volontairement dérogé, qui est fier d'une condition qui impliquait alors à tous les yeux une déchéance, a dû donner comme un coup de fouet au public contemporain, il n'en est pas moins vrai que cette œuvre, si terrible dans son calme et dans sa simplicité, a continué depuis la Révolution d'offrir aux honnêtes gens un attrait durable. La forme est démodée, soit; mais on sent dessous assez d'humanité profonde et de vraie grandeur pour braver les variations de la mode.

On a souvent comparé le *Philosophe sans le savoir* à un tableau d'intérieur flamand ou hollandais. C'est sous un nom qui semble celui d'un armateur d'Anvers ou d'Amsterdam que son gentilhomme dissimule son blason; mais, en vérité, c'est la forte bourgeoisie française, avec sa passion pour le droit, son amour du travail, son culte de l'honneur, du nom et du foyer, sa discipline familiale, que Sedaine fait surgir en face d'une aristocratie tellement oublieuse d'elle-même qu'on se demande, en l'étudiant, s'il restait dans la France d'alors une notion quelconque de la famille. Eh bien! cette famille que vous cherchez, Sedaine vous la montre avec un caractère si auguste, que du premier coup vous êtes obligé de vous écrier : « Voilà la vraie noblesse! »

Jamais, à vrai dire, tableau d'intérieur plus pénétrant n'a été fait. Que nous voilà loin des fils de Molière, qui passent leur temps à comploter contre la famille avec des valets échappés des galères, et à spéculer sur la mort de leurs parents! Voici le chef respecté de la famille; il ne doit rien à sa naissance, il la cache; il glorifie le travail; il fait entendre en bon juge les conseils de l'honneur vrai, et, le moment venu, il sait décider en philosophe pratique de ce qu'exige l'honneur. Quant au valet, ce

n'est plus le pandard à qui l'habitude des commissions déshonnetes a fait perdre le respect de ceux qui l'emploient: c'est l'intendant dévoué, qui a vieilli avec son maître, qui est resté son compagnon respectueux et qui, traité par lui avec égard, a lui-même mérité sa confiance. Enfin, le charme éternel de ce drame, c'est cette figure si discrètement, si chastement esquissée de Victorine, la fille du vieux domestique, élevée dans la famille, sœur de lait du fils de la maison, si peu maîtresse du secret de son cœur, et pourtant si pure de tout calcul, si inaccessible à toute souillure, — une physionomie qu'on voit passer à peine et dont le souvenir vous hante, dont on ne trouverait pas la pareille dans tout notre ancien théâtre, et qu'il faut mettre à côté des plus délicieuses créations virginales écloses du génie de Shakespeare.

Oui, voilà une famille qui n'offre de tous côtés que l'image de la vertu, et c'est dans une maison de commerce, c'est dans la vie bourgeoise de tous les jours que Sedaine vous montre ses exemples; il dédaigne de chercher ses héros parmi les grands; il fixe la mise en scène, décrit le mobilier, l'éclairage, les costumes, qu'il veut des plus simples. Pour s'embourgeoiser d'une manière plus saisissante, il fait finir chaque acte sur une banalité de la vie courante: à la fin d'un acte, tout le monde s'en va se coucher, les maîtres d'abord, puis le domestique resté pour éteindre les chandeliers, et la toile tombe. Et vous appelez cela une idylle! Mais vous ne sentez donc pas que c'était la plus sanglante des satires?

Restituée à la scène par M. Perrin telle que l'auteur l'avait écrite, l'œuvre de Sedaine a obtenu un succès de tous points mérité. L'interprétation, sans être éclatante, est bonne et harmonieuse en son ensemble. M. Maubant tient avec une grande autorité le rôle de Vanderk père. Mlle Baretta est une Victorine excellente, riense et tendre à faire plaisir. M. Barré a merveilleusement représenté le personnage d'Antoine: il est impossible d'y mettre plus de naturel, de bonne humeur et de sensibilité vraie; aussi a-t-il partagé avec la débutante les honneurs d'une soirée qui nous a paru le présage d'un long succès.

HOR-FRAG.

LE LIVRE

Voici la préface du livre de Gustave Haller, dont il est question dans notre Causerie.

« Je crois, malgré le pseudonyme, que ce charmant livre est l'œuvre d'une femme.

» Il y a de ces délicatesses de sentiment, de ces recherches d'analyse qui me semblent appartenir à un esprit plus pénétrant et plus contenu que celui de l'homme.

» L'homme qui joue le principal rôle dans cette simple et touchante histoire a, dans tous les cas, un cœur de femme; mais il a aussi le caractère d'un homme bien trempé, et ce mélange de tendresse et de fermeté fait de lui un type assez neuf. Est-il vrai? Je veux l'admettre; on ne discute pas ce qui plaît et intéresse. Dans tous les cas, l'auteur, en voulant être romanesque, ce que je crois très-nécessaire à un romancier, nous montre qu'il sait fort bien étudier les caractères les plus opposés, et tous les types qu'il nous montre ont un grand relief.

» La forme nous paraît très-bonne, correcte et sobre. Nous croyons que le public encouragera ce remarquable essai d'un homme excessivement délicat ou d'une femme très-fortement douée.

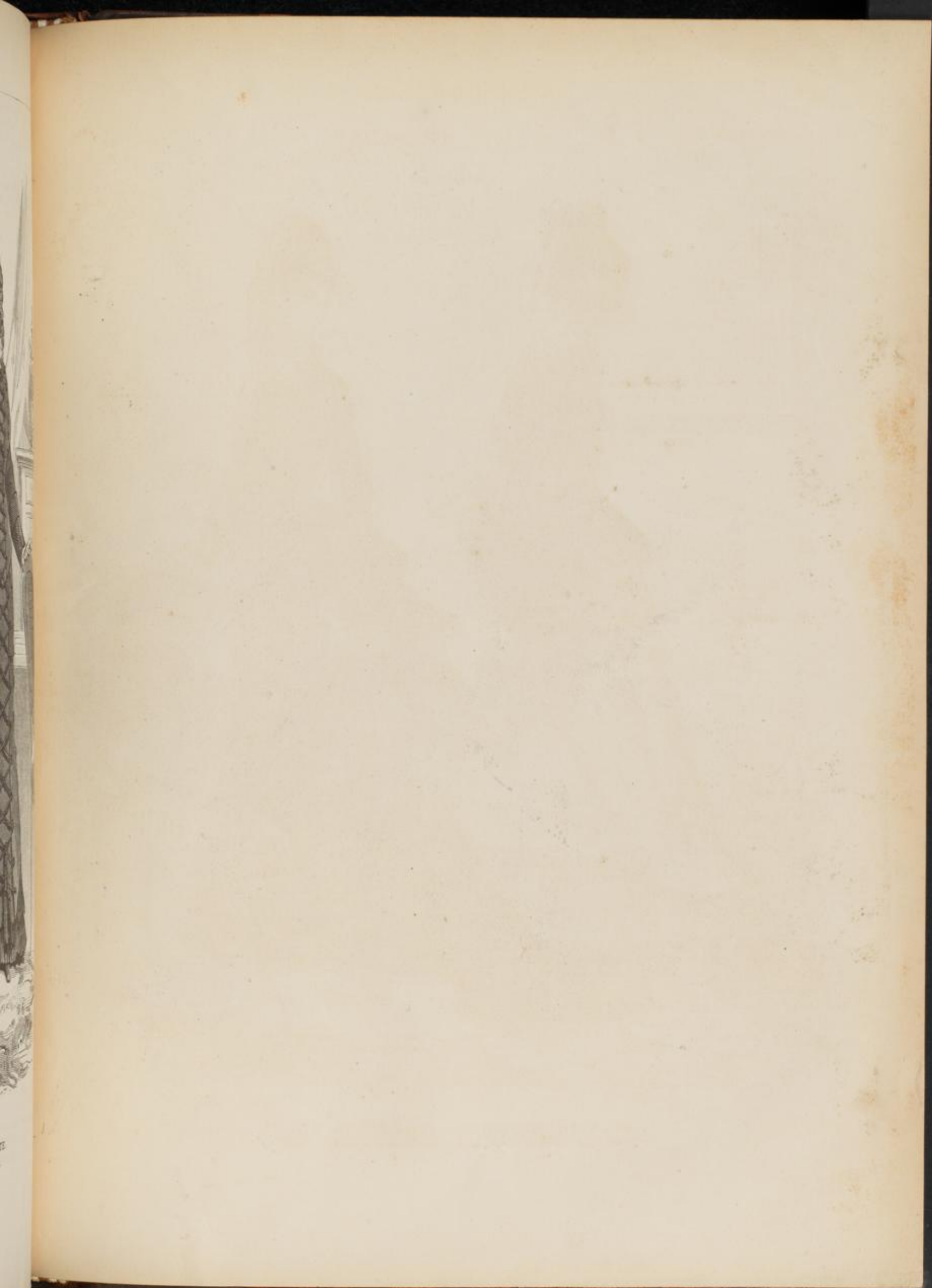
» George SAND.

» Nohant, 1^{er} juillet 1875. »

PLANCHE G. N° 560. — DESCRIPTION, PAGE 470.



TOILETTE D'INTÉRIEUR, TOILETTE DE VISITE.
Modèles de Mlle Adolphine Koenig (rue Monsigny, 19).





Imp. H. Lefevre, Paris

LE MONITEUR

Paris

*Confections de la Maison
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon
Parfumerie de la M^{me} Violet*

Entered at Stationers' Hall



1263

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LA MODE

ca. 92

ru des Faveurs, 25 & 27.

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

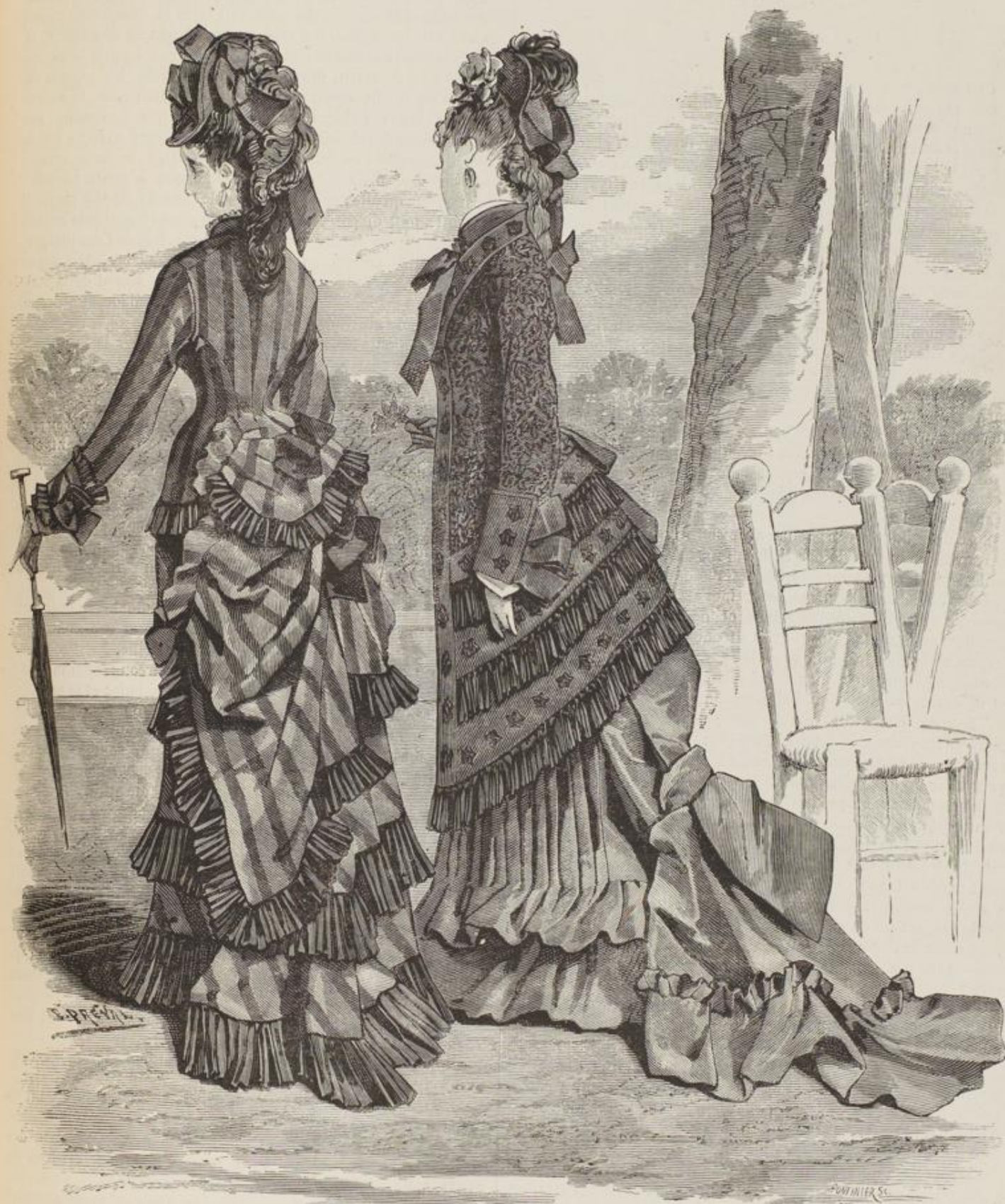
12/ Rotonde du Grand Hotel.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street, Covent Garden W.C.



T
Modèles de

PLANCHE G. N° 559. — DESCRIPTION, PAGE 470.



TOILETTES DE PROMENADE
Modèles de Mlle Adolphine Koenig (rue Monsigny, 19).

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE.)

I

« Courage, mon enfant, et que Dieu te bénisse ! »

Ces paroles étaient adressées par un vieillard à une jeune fille, une orpheline, qui venait de prendre place dans la voiture faisant le service entre Granville et la Bretagne. Les chemins de fer qui sillonnent aujourd'hui la basse Normandie n'étaient point encore achevés, et l'on ne connaissait, dans ce pays, d'autre moyen de transport que les lourdes diligences dont beaucoup d'entre nous se souviennent sans doute encore.

A peine notre jeune héroïne avait-elle remercié de sa bonté et de son affection le vieillard qu'elle regardait comme étant actuellement son seul ami sur la terre, que la voiture s'ébranla et partit au galop des chevaux. Le vieillard, les bras croisés et les yeux mouillés de larmes, la suivit du regard, jusqu'au moment où elle disparut à l'angle de la route. On était au mois de novembre; et les rues, à cette heure matinale, étaient presque désertes; les lanternes s'éteignaient rapidement, quoique l'obscurité fût encore presque complète, et le vent froid et piquant du nord-ouest présageait un mauvais temps.

« Pauvre enfant ! murmura le vieillard, resté seul, en regardant le ciel chargé de nuages et d'où tombaient déjà quelques flocons de neige, quelle terrible journée tu vas avoir pour ton triste voyage ! »

Rose d'Avril, restée orpheline avec son frère, âgé de dix-huit ans, avait été recueillie par M. Beaupré, un vieil ami de sa famille, qui lui avait témoigné l'intérêt le plus sincère. M. Beaupré avait aidé au-delà même de ses moyens le jeune Ferdinand qui était entré à l'École des mines, et dont l'avenir donnait de grandes espérances. Rose avait un oncle qui lui avait bien offert un asile chez lui, à la mort de sa mère, mais il l'avait fait si froidement qu'elle avait préféré mettre à profit son éducation et ne devoir qu'à elle son indépendance. Grâce à l'activité de M. Beaupré, elle avait trouvé une place d'institutrice ou de gouvernante dans la famille d'un gentilhomme breton; et, au moment où nous l'avons présentée à nos lectrices, elle partait pour aller occuper son emploi.

Longtemps avant que la voiture arrivât à Vitry, où l'on s'arrêta quelques minutes pour déjeuner, la neige tombait abondamment; et quand, assez tard dans la journée, le ciel s'éclaircit, le froid devint vif et pénétrant. Rose, fatiguée et glacée, était tombée dans une espèce de somnolence, lorsque la voiture s'arrêta tout à coup devant une auberge située au bord de la route, et, tandis qu'on changeait les chevaux, elle entendit une voix assez grossière crier au conducteur :

— Avez-vous une Mlle Rose d'Avril avec vous, dans la voiture ?

— Oui, répliqua Rose; me voici.

— Une charrette pour vous, mademoiselle, de la part du capitaine.

Rose descendit avec difficulté, tellement elle était glacée et engourdie; ses malles furent déposées par terre, et la voiture repartit, la laissant debout, dans l'obscurité, sur la grande route, frissonnant et enfonçant dans la neige jusqu'aux chevilles. Autant qu'elle put en juger, la personne qu'on avait envoyée au-devant d'elle, lui parut être une sorte de garçon d'écurie, assez commun, et qui était parfaitement en rapport avec la charrette qu'il était chargé de conduire. Rose d'Avril avait été délicatement élevée; elle avait été habituée à tous les soins maternels, et cette façon d'agir à son égard affecta péniblement ses sentiments.

« Peut-être, se dit-elle, avais-je conçu trop de prétentions; j'ai été gâtée, et je dois m'habituer à une vie bien différente de celle que j'ai eue jusqu'ici. »

Elle monta dans la charrette aussi bien que lui permettaient ses membres engourdis. La nuit était belle et comparativement claire, car des milliers d'étoiles scintillaient au firmament, et leur lumière se reflétait sur la neige qui enveloppait la nature comme d'un manteau. Quoiqu'une lieue à peine les séparât du château de la Chataigneraie, lieu de leur destination, la course semblait interminable. Ils n'avançaient que lentement, par suite de l'état des chemins; et quand ils furent arrivés sur le haut d'une colline où le vent devint plus aigu, le jeune compagnon de Rose, dont elle avait déjà remarqué la bonne humeur, insista pour qu'elle roulât sa limousine autour de ses pieds. Il se montra tout disposé, en outre, à lui donner quelques renseignements sur sa future demeure, quoique, loin de l'encourager, la jeune fille ne répliquât que par monosyllabes. Elle apprit ainsi que M. Keradec était le plus souvent absent de la maison; — que madame était presque toujours malade, et qu'on ne la voyait pour ainsi dire jamais.

— Mais, ajouta-t-il, avez-vous entendu parler de la femme de chambre de madame, — celle qui est venue, dit-on, de Naples avec elle ?

— Non, répondit Rose, quelle sorte de personne est-ce ?

— On l'appelle Mme Ricciardi, répéta le jeune garçon; et quant à ce qu'elle est, mademoiselle, ajouta-t-il, en faisant claquer son fouet... je ne vous dis que cela.

Et il siffla un air qui dura bien deux minutes.

Rose était fort embarrassée d'imaginer ce que signifiait cette description ambiguë, et elle ne fut pas beaucoup plus avancée après avoir écouté les explications de son compagnon, qui ajouta en baissant la voix, comme s'il eût donné une très-importante nouvelle :

— Nous autres, entre nous, nous l'appelons tonnerre et éclair.

On approchait enfin du but du voyage. La voiture enfila une longue avenue, et s'arrêta devant une large grille.

— C'est ici, mademoiselle, dit le jeune garçon; voici la Chataigneraie; là-bas est la maison, et de ce côté le lac et le parc.

Rose sentit redoubler les battements de son cœur, et elle éprouva une de ces sensations nerveuses si naturelles aux jeunes personnes timides et sans expérience, qui vont se trouver pour la première fois au milieu d'étrangers, — alors surtout qu'elle doit occuper une position dépendante et qu'elles ignorent quelle réception les attend.

Le jeune garçon frappa deux coups très-forts contre la porte, pour avertir d'ouvrir, et comme personne ne donnait signe de vie, il se décida à sonner avec une telle violence qu'on entendit la cloche résonner jusque dans les parties les plus reculées de la maison.

Immédiatement après, il y eut un bruit de portes s'ouvrant et se fermant, puis un pas assez lourd retentit sur le carreau de la salle, et la porte fut ouverte par un homme tenant une chandelle à la main.

Avant même qu'il eût apparu, le jeune garçon avait dit tout bas à Rose :

— C'est M. Martin... Joseph Martin, le sommelier... je reconnais son pas.

— Ah ! c'est toi, Pierre, s'écria M. Martin, en ombrageant sa lumière avec la main. Comme vous arrivez tard !

— Il n'est pas aisé, monsieur Martin, de marcher vite par des chemins couverts de glace. Pour un pas que nous faisons en avant, nous en faisons presque deux en arrière.

— Voulez-vous vous donner la peine d'entrer, mademoiselle ? dit le sommelier à Rose.

Et, traversant un corridor étroit, elle pénétra dans sa nouvelle demeure.

— Allons prête-moi un coup de main, cria M. Martin à Pierre, d'une voix aiguë, tandis que le jeune garçon déposait les malles de Rose près du seuil de la porte. Apporte cela ici, dedans.

Et il souleva lui-même la grosse malle par un bout.

Quand tous les bagages furent entrés, le sommelier referma et barra la porte extérieure, et, jetant un coup d'œil moitié curieux, moitié dédaigneux sur la pauvre Rose, qui se tenait debout, tremblante tout à la fois de froid et d'agitation :

— Suivez-moi, mademoiselle, s'il vous plaît, dit-il.

Et ils entrèrent dans une grande salle carrée, qu'éclairait une lampe suspendue au plafond, et dans laquelle ouvraient cinq à six portes, qui toutes alors étaient fermées.

Le sommelier s'arrêta un moment, comme s'il eût hésité sur ce qu'il devait faire.

— S'il vous plaît, mademoiselle, dit-il enfin, attendez ici, je vais vous envoyer quelqu'un.

Près de dix minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Rose resta seule dans la salle. Tout était silencieux autour d'elle, à l'exception du tic-toc de l'horloge qui était dans un coin. Elle commençait à se demander avec étonnement qui allait venir vers elle, et si même on n'allait pas l'oublier tout-à-fait, lorsque la porte par laquelle le sommelier était sorti s'ouvrit de nouveau et qu'une femme entra. Elle était grande et maigre, paraissait avoir trente-cinq ans environ, avait les lèvres pâles, minces, et une expression de visage extrêmement désagréable; ses yeux étaient noirs et perçants, quoique, ainsi que Rose le remarqua par la suite, elle regardât rarement en face les personnes auxquelles elle s'adressait.

Nous devons dire, toutefois, qu'en s'avancant vers la jeune fille, cette femme fixa sur elle un regard si pénétrant, que Rose éprouva une sensation pénible; puis elle abaissa ses paupières et ne l'examina plus que furtivement, de côté, mais d'une façon presque insupportable.

— Signora... mademoiselle d'Avril, veux-je dire... je suppose?

— Oui, répliqua Rose, en inclinant légèrement la tête.

Elle fut tout d'abord assez embarrassée de savoir si c'était sa future maîtresse, ou la personne que Pierre avait désignée sous le titre de « tonnerre et éclair ». — Cette femme était enveloppée dans un grand châle, et il était difficile de dire si c'était à cause de la délicatesse de sa santé, ou seulement pour se garantir du froid. Son accent, quoiqu'elle prononçât chaque mot dans un français correct, trahissait une étrangère; son aspect, aussi, indiquait qu'elle était d'origine méridionale.

Mais elle prit soin de ne pas laisser Rose plus longtemps dans le doute.

— Madame, continua-t-elle, est d'une santé très-faible, très-délicate; cependant elle m'a chargée de vous prévenir qu'elle vous recevra dans un instant.

Elle fit ensuite un mouvement vers l'une des portes, mais s'arrêta au moment de tourner le bouton.

— Oui, dit-elle comme en se parlant à elle-même, cela vaudra mieux.

Puis, s'adressant à Rose, elle ajouta :

— Vous feriez bien de monter tout de suite à votre chambre; je vais vous montrer le chemin. Mais attendez, où sont vos affaires?

Rose répondit qu'elles avaient été déposées dans la pièce d'entrée.

— Très bien, je vais vous les envoyer; venez avec moi.

Rose éprouva, sans qu'elle eût pu dire pourquoi, une répulsion décidée pour cette femme. Elle sentit en même temps qu'elle non plus ne lui plaisait pas, et qu'il lui faudrait bien peu de chose pour s'en faire bientôt une ennemie.

— Mon nom, car autant vaut que je vous l'apprenne, dit-elle à Rose, au moment où elles arrivaient au premier étage, est

Ricciardi. Madame Ricciardi. Je remplis les fonctions de femme de charge ici, et je tiens compagnie à Madame; voilà des années déjà que je suis avec elle.

— Très-bien, répliqua Rose, qui ne se souciait pas de faire connaître qu'on lui avait déjà dit son nom.

— Oui, continua-t-elle, tout en montant les escaliers, *voilà maîtresse*, et elle appuya tellement sur ce mot que Rose en fut péniblement affectée, — votre maîtresse a une santé délabrée; le fait est qu'elle ne s'est jamais remise depuis la naissance de sa petite fille en Afrique, et j'ai à m'occuper de tout à sa place. Le capitaine de Keradec, pauvre homme, — elle haussa les épaules d'un air quelque peu dédaigneux, — est si souvent absent pour ses affaires, que nous le voyons à peine.

— Je croyais, répliqua Rose, qu'il y avait deux petites filles, et que je serais chargée des deux; — vous ne parlez que d'une?

— Comment, vous ne saviez pas? répondit la femme de charge. Gertrude... M^{lle} Gertrude est l'enfant de madame, tandis qu'Alice est seulement la nièce du capitaine; et il y a une grande différence entre ces enfants, allez! — Mais voici votre appartement, s'écria M^{me} Ricciardi, en ouvrant une porte. Oh Dieu! voyez donc. — *Bête! stupide!* — Un feu à faire rôtir un éléphant! Cette folle de Brigitte! continua-t-elle, elle ne peut jamais faire comme on lui dit.

Et elle tira violemment le cordon de la sonnette.

Le feu qui brûlait dans l'âtre et qui envoyait ses rayons dans les divers coins de la petite chambre était ardent, sans doute, mais pas trop, si l'on tenait compte de la rigueur du temps. Telle était du moins l'opinion de Rose. Pour la première fois, quelque chose comme une sensation de bien-être et d'espérance se glissa dans son cœur désolé, quand elle promena son regard autour de cette petite chambre qui devait être la sienne.

Lorsque Brigitte apparut, répondant à la sonnette qui l'avait appelée, une guerre de mots s'engagea entre elle et M^{me} Ricciardi. Rose fut bien forcée d'assister à la bataille. Elle vit clairement que cette domestique supportait avec peine l'autorité de la femme de charge, et il ne fut pas moins évident pour elle que cette dernière exerçait avec la tyrannie la plus absolue la puissance dont elle était investie. Dès le premier soir où elles firent connaissance, Rose observa que si la femme de charge introduisait par hasard un mot italien dans sa conversation, c'était toujours involontairement, excepté quand elle était irritée et excitée; car alors elle éclatait dans son patois, avec toute la volubilité d'une personne d'une éducation douteuse. Plus d'une fois aussi, Rose crut remarquer qu'elle n'aimait pas qu'on s'aperçût de son origine étrangère, à plus forte raison qu'on le lui dit.

M^{me} Ricciardi se retira après sa bataille avec Brigitte, en ordonnant à cette dernière de faire monter les malles de M^{lle} d'Avril, et en disant à Rose qu'elle viendrait la chercher quand Madame serait prête à la recevoir.

Lorsque la servante revint, apportant les bagages de Rose, elle s'assura d'abord que l'ennemi n'était pas dans la place, et puis se répandit en invectives contre la femme de charge :

— Non, il n'y a pas moyen de rester ici avec cette femme, s'écria-t-elle. Je vous en avertis, mademoiselle, vous qui êtes encore une étrangère dans la maison, si une fois vous les laissez mettre la main sur vous, il vous sera impossible de tenir ici. Elle et M. Martin, — *monsieur*, en vérité! s'écria-t-elle avec force, comme s'il était plus que Pierre, que Jacques ou aucun de nous tous, — à eux deux ils mènent tout, gouvernent tout! Et Mademoiselle, avec cela, qui n'écoute que ce que l'autre lui dit! Dieu sait si je le voudrais à Turin ou dans un endroit plus chaud... ce serait celui qui lui conviendrait le mieux!

Rose chercha à calmer l'irritation de la servante; et, par sa douceur, elle réussit à la ramener à des sentiments moins haineux. Brigitte resta encore quelque temps avec elle, l'aidant à

défaire ses malles et à ranger sa chambre. L'air de bonté et de bienveillance avec lequel la gouvernante lui parlait toucha le cœur de Brigitte, et Rose fut heureuse de dire qu'elle s'était du moins conciliée la bonne volonté de quelqu'un dans la maison.

Lorsque la servante l'eut quittée, Rose resta seule près d'une heure, sans que personne vint la déranger. Elle entendit sonner neuf heures; elle n'avait rien mangé depuis le matin, et elle commença à ressentir cet épuisement physique que produit une abstinence prolongée, et qu'elle n'avait pas tout d'abord remarqué, au milieu de son agitation morale et nerveuse. « Il est assurément étrange, se dit-elle, qu'on me laisse si longtemps sans nourriture. » Et puis les souvenirs des jours passés lui revinrent à l'esprit; elle se rappela les soins, l'affection qui avaient entouré sa jeune existence, et ces parents si chers, qui étaient tous morts maintenant, tous dans le cimetière du village, enterrés à côté de la maison de son enfance.

Debout près du feu, la tête sur sa main, appuyée contre le manteau de la cheminée, elle tomba dans une rêverie si triste et si profonde, qu'elle n'entendit pas frapper à la porte. Ce ne fut qu'au second coup qu'elle se redressa et s'écria: « Qui est là? Entrez. »

On ne répondit pas. Alors elle se hâta d'aller ouvrir. Elle vit, dehors, une petite fille vêtue de blanc, paraissant âgée d'environ dix ans; ses joues étaient animées, et, à la vue de Rose, elle baissa les yeux, et agita le pied sur le parquet.

— Sans doute, mon enfant, dit Rose doucement, vous êtes mademoiselle de Keradeuc?

— Non, je suis Alice, murmura l'enfant; ma tante désire vous voir et elle m'a envoyée vous chercher.

— Eh bien, venez et conduisez-moi près d'elle, voulez-vous? Et elle prit la petite fille par la main.

La gouvernante et Alice traversèrent le corridor, et descendirent un escalier de quelques marches. L'enfant s'arrêta à une porte.

— C'est ici, dit-elle; c'est ici la chambre de ma tante, son... boudoir, comme l'appelle Marguerite.

Rose frappa doucement, et, sur l'invitation qui lui fut faite, entra avec Alice. L'appartement dans lequel elle pénétra était spacieux et bien meublé; mais son attention se concentra sur M^{me} Keradeuc, qui était à demi couchée sur un sofa, à une petite distance du feu. Elle avait un manteau bordé de fourrure roulé autour d'elle; son visage était d'une beauté frappante, et n'indiquait aucunement cette délicatesse de santé que Rose avait compté trouver, d'après ce qu'on lui avait dit; ses yeux étaient grands, noirs, et faisaient encore plus ressortir son teint naturellement pâle et clair. M^{me} Ricciardi se tenait debout derrière le sofa, les bras croisés, et elle jeta sur Rose, au moment où elle entra, un de ces regards furtifs que nous avons mentionnés plus haut. Près d'elle était une autre petite fille, que Rose jugea être Gertrude Keradeuc, l'enfant de sa maîtresse. Alice retira sa main de celle de la gouvernante, en entrant dans l'appartement, et alla se placer à la tête du sofa de sa tante. Rose salua respectueusement M^{me} Keradeuc, et resta debout au milieu de la chambre. M^{me} Keradeuc l'examina attentivement, lui rendant son salut par un mouvement de tête presque imperceptible.

— Il me semble, mademoiselle d'Avril, que vous avez l'air plus jeune que je ne comptais, dit-elle, d'une voix qui paraissait faible, sans qu'on puisse dire si c'était par suite de maladie ou d'indolence.

— Je vous ai indiqué, madame, si vous voulez bien vous le rappeler, dans notre correspondance, que j'avais vingt ans passés.

— Oui, c'est vrai; je m'en souviens.

Il y eut une autre pause assez embarrassante, durant laquelle M^{me} de Keradeuc ferma les yeux, comme si elle eût été épuisée par l'effort qu'elle venait de faire. Alice s'avança et posa douce-

ment une chaise vers la gouvernante. Ce petit acte de politesse de la part d'une enfant si jeune, et qui était un reproche pour les autres, fut doux au cœur de Rose, qui la remercia par un sourire; mais M^{me} Ricciardi, fronçant les sourcils, dit à Alice de rester tranquille, — invitation que lui répéta sa tante, par un: « Tiens-toi donc tranquille, mon enfant, et tâche de ne pas remuer, car ce bruit m'ébranle tout le corps. »

Le témoignage de la petite fille, toutefois, ne fut pas perdu, car M^{me} de Keradeuc invita immédiatement Rose à s'asseoir.

Rose d'Avril, quoique naturellement modeste et timide, avait en elle une assez grande dose de cette dignité calme qui, sans qu'il soit besoin de paroles, protège contre tout ce qui pourrait ressembler à une insulte. De figure et d'extérieur, elle n'avait absolument rien de remarquable ni de frappant; elle était petite; ses traits, pris les uns après les autres, n'étaient pas distingués; et cependant, il y avait dans toute sa personne une intelligence animée qui lui donnait un charme bien supérieur à celui qui tenait de la simple beauté.

En ce moment, elle apparaissait certainement à son plus grand désavantage, car elle était fatiguée physiquement par le voyage qu'elle venait de faire, par le besoin de nourriture, et elle sentait que le moindre incident pourrait lui faire perdre la balance et l'exposer à trahir une émotion qu'elle avait peine à dissimuler. Elle s'assit cependant tranquillement, dans le fauteuil que la petite Alice lui avait présenté, et attendit que M^{me} de Keradeuc lui adressât de nouveau la parole.

— J'ai oublié, Marguerite, dit cette dernière à voix basse, en se tournant vers M^{me} Ricciardi, j'ai oublié de quoi nous parlions.

La femme de charge se pencha sur le dos du sofa et murmura quelque chose en italien à sa maîtresse. Le seul mot que Rose put saisir était *noir*.

— Ah! oui! répliqua-t-elle.

Mais avant qu'elle eût le temps de rien ajouter, M^{me} Ricciardi se pencha de nouveau et lui dit encore quelques paroles, d'une voix presque inintelligible.

M^{me} de Keradeuc fit un signe d'assentiment, et après une pause d'un moment, s'adressa à Rose.

— M^{me} Ricciardi vous mettra au courant de tout ce que je désire et demande à propos de ces enfants, dit-elle; mais je tiens à ce que, chaque fois que ma santé le permettra, vous leur donniez ici leur leçon de musique. Peut-être, mademoiselle d'Avril, serez-vous assez aimable pour nous jouer un morceau, ajouta-t-elle, en indiquant le piano qui était à l'autre bout de l'appartement. J'aime beaucoup la musique et je me flatte d'être bon juge.

Rose avait une très-bonne éducation sous tous les rapports, et en musique elle était d'une force particulièrement remarquable; mais, en ce moment, elle se sentait si faible et si épuisée qu'elle craignait d'être au-dessous d'elle-même.

— Je suis prête à faire ce que vous désirez, madame, répondit-elle; mais je vous prierai d'être indulgente, pour ce soir, car je suis bien fatiguée.

Comme M^{me} de Keradeuc ne se montrait aucunement disposée à céder, Rose prit son parti, et joua deux ou trois morceaux, mieux qu'elle n'avait espéré, car l'instrument était si parfait qu'elle se sentit stimulée. Il fut impossible de ne pas se montrer satisfait et de ne pas lui témoigner son approbation quant à sa méthode.

— Je remarque, mademoiselle d'Avril, reprit M^{me} de Keradeuc, que vous êtes en noir. J'ai une horreur particulière pour tout ce qui est sombre, et je tiens à ce qu'il n'y ait rien de triste autour de moi et des enfants; je vous demanderai donc de vous conformer à l'usage de cette maison, et de vouloir bien ôter vos vêtements de deuil.

LOUIS BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

DE PARIS A SAINT-CLOUD

La fête de Saint-Cloud a le malheur d'ouvrir assez souvent la saison des pluies dans la région parisienne; mais, comme elle dure trois semaines, il est bien rare aussi qu'elle soit tout le temps desservie par le mauvais temps, et, en somme, c'est assurément celle qui est le plus chômée de tous les environs.

Il n'en est probablement pas qui remonte plus haut dans l'histoire, car ce n'est pas seulement le pèlerinage religieux, fondé, il y a douze siècles peut-être, en l'honneur du petit-fils de Clovis, qui a rendu cet antique lieu de Nogent populaire à Paris; c'est la proximité d'une promenade qui, à partir des fossés du Louvre, n'avait pour aboutir à la première courbe d'aval de la Seine, qu'à traverser des bois où il était alors permis de s'égarer à droite et à gauche.

Le bois de Vincennes ne fut jamais aussi vaste que cette forêt de Rouvray, qui est devenue le bois de Boulogne, et qui, en arrière d'Auteuil et de Passy, s'augmentait de toute la longueur des massifs sauvages des Champs-Élysées.

Saint-Cloud, avec l'antiquité, son pèlerinage, l'agrément de ses chemins d'accès, la beauté et l'étendue de sa vue unique, a encore l'avantage d'être l'un des lieux les plus historiques de l'Île-de-France. Toutes les fois que la guerre ou la guerre civile a troublé la paix du pays, c'est de ce côté que l'ennemi n'a jamais manqué de placer ses avant-gardes ou que la puissance publique a réuni les moyens les plus rigoureux de la répression. Les Anglais y sont venus pendant la guerre de Cent-Ans, comme en 1815 sous Wellington. Sous la Fronde, sous la Ligue, c'est là que la royauté prit ses premiers postes de défense. C'est là que Henri III tomba sous le couteau de Jacques Clément, et que Henri IV accouru à son secours, de son camp de Meudon, reçut le sceptre de sa main défaillante.

C'est là que retentit le cri que nous a conservé l'éloquence de Bossuet: « Madame se meurt, Madame est morte! »

C'est là que les journées du 18 et du 19 brumaire an VIII s'accomplirent.

C'est là que Napoléon épousa Marie-Louise.

C'est là que Charles X, le 25 juillet 1830, signa les ordonnances qui perdirent la Restauration.

Et n'est-ce pas là, enfin, que, le 7 novembre 1852, le second Sénat vint offrir la couronne impériale à celui qui devait nous conduire à Sedan?

On dit qu'il existe à Saint-Cloud des familles aussi anciennes que les plus anciens de ces souvenirs. Les Cherfix, les Quitelle, les Florence, les Sévin, seraient la descendance directe des contemporains de saint Cloud en personne et de sainte Geneviève. Il nous ramènent donc à Attila, par delà Clovis, et presque à la République romaine.

Les Sévin ont fondé Garches, à ce qu'il paraît. Garches était l'une des quatre paroisses dépendant, avec celle de Saint-Cloud même, du monastère ou plutôt du chapitre institué pour veiller religieusement sur les reliques du petit-fils de Clovis et de sainte Clotilde.

L'église de la paroisse de Saint-Cloud n'était pas la seule du bourg. Au bout du pont, du côté de Boulogne, existe la petite église de Saint-Laurent, à côté de laquelle on voyait une meladrière et un cimetière pour les pestiférés. A l'autre bout, sur la rive gauche, près de l'Hôtel-Dieu, il y avait une église de Saint-Eustache, et enfin une église de Saint-Médard dans la rue Houdé. Tout a disparu; la plus vieille antiquité de Saint-Cloud, c'est son pont, qui, tel qu'il est, ne date que de 1556, pour les piles et les arches.

Au siècle dernier, pour aller à Saint-Cloud par eau, on prenait la galiote, comme aujourd'hui, au bas du pont Royal. Elle ne

fonctionnait que de Pâques à la Toussaint, et seulement une fois par jour, à huit heures du matin. Encore n'allait-elle que jusqu'au pont de Sèvres. Il en coûtait 5 sous pour le voyage. On arrivait à dix heures. A quatre du soir, la galiote repartait; elle n'arrivait à Paris qu'à huit heures. Mais le public se servait à toute heure de batelets qui prenaient 4 livres, et sur lesquels seize personnes pouvaient monter. Il était défendu aux bateliers d'exiger davantage pour le prix du voyage et de recevoir plus de passagers.

Ch. D.

AU PARADIS DES DAMES

Grande mise en vente, Exposition générale des Nouveautés de la Saison d'hiver.

Voilà de quoi attirer les femmes, des quatre coins de Paris, rue de Rivoli, 8 et 10, où elles savent que les annonces ne sont point trompeuses! Ce magasin, si honorablement connu, se fait remarquer entre tous par l'excellente qualité de ses marchandises et par leur bon marché sans égal. Au surplus, nous allons passer notre revue mensuelle et signaler à nos lectrices les articles qui nous ont le plus frappé.

Les salons de la confection nous ont surtout absorbés; nous y avons remarqué comme très-avantageux une série de jolis paletots de formes variées et gracieuses, à 49 fr., et parmi eux le *Triffiskine*, en drap popeline ou drap matelassé, garni de bandes de fourrure, avec poches et nœuds de ruban sur les côtés, revers et col de soie. Une autre série de vêtements à longs devants bien étoffés, en beau drap popeline, broderie de soutaches et de tresses, avec bord de fourrure, à 49 fr. également, et une infinité de dispositions différentes. Dans ces deux séries, on trouve des modèles plus riches et dont le prix va jusqu'à 75 et 95 fr.

Le paletot *Abel*, en drap popeline noir ou de couleur sombre (bleu marine, marron, etc.), garni de galons mohair gentiment disposés, avec des franges pour terminer, — ainsi qu'un autre modèle entouré de galons formant macarons, avec glands et franges, à 95 fr., — nous a paru avantageux.

Nous noterons également une série de paletots en drap matelassé noir ou de couleur sombre (bleu marine, marron, etc.), avec col, revers et poche en matelassé de soie, et garniture composée de chevrons en galon mohair et d'une quantité de petites tresses, tout cela formant un ensemble très-réussi et très-confortable au prix de 103 fr.

Indiquons encore, sans en donner le détail, une quantité de petits vestons en matelassé soie, doublés de soie et entourés de fourrure noire, pointillée de blanc; nœuds papillon en ruban placés derrière et aux manches, et jolie agrafe en argent oxydé pour fermer devant.

Mais voici le véritable manteau de grande dame, ample et long, en beau drap matelassé, garni de riches passementeries avec glands et cordelières; une bande de soulick argenté entoure tous les bords. Prix: 175 fr.

La maison du *Paradis des Dames* possède un grand assortiment de pelisses de soie, doublées de ventre de petit-gris, à des prix exceptionnels et plus avantageux qu'aucune autre maison ne pourrait les donner. Il nous suffira d'indiquer le prix de 49 fr. pour étonner toutes nos lectrices. En cachemire, au lieu de soie, avec doublure de petit-gris, la même pelisse ne vaut plus que 35 fr. En belle qualité, on a des pelisses à 78 fr.; en pout de soie et dos de petit-gris, à 110 fr. Au reste, la série des pelisses fourrées comporte tous les prix jusqu'à 400 fr. On trouve également au *Paradis des Dames* le grand paletot fourré qui sera le grand succès d'élégance de la saison; les prix sont à peu près les mêmes que ceux des pelisses.

Mais ce qui sera un sujet de véritable surprise pour les femmes qui nous liront ou qui visiteront l'Exposition de cette maison, c'est le paletot *Michel-Ange* en drap matelassé noir, avec soutaches et fourrure, au prix de 25 fr.; c'est aussi un beau *waterproof*, marque *A J*, seule qualité vraiment imperméable, dans une grande variété de formes, à 49 fr. 75. N'est-il pas vrai que ces deux séries de vêtements résument la dernière expression du bon marché réel?

Nous ne pouvons malheureusement pas nous étendre plus longuement sur les avantages incontestables que présente la maison du *Paradis des Dames*; nous aurions pourtant voulu indiquer les jolies étoffes qui constituent les nouveautés de la saison. Ce sera l'objet de notre prochaine revue; en attendant, nous nous bornerons à indiquer comme de beaux et bons tissus: le *Scotland*, le natté du Soudan, le drap *Valentine*, le *Irish cloth*, dans presque tous les tons et dispositions de rayures, carreaux et unis, aux aspects les plus variés.

Signalons, en terminant, dans le domaine de la lingerie, une quantité de parures nouvelles, occasion extraordinaire: col et sous-manches en toile et bord de broderie, au prix unique de 2 fr. 10.

M. D'A.

REVUE DES MAGASINS

Si le renouvellement des saisons amène avec lui une grande perturbation dans la mode par suite des changements qu'elle subit et de la nouvelle organisation des toilettes, la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée d'Antin, 6) offre à cet égard de précieuses ressources. Nulle maison n'est plus au courant ni mieux approvisionnée de tout ce qui concerne l'ornementation de la toilette, dans la plus large acception du mot. Comme garnitures, nous y avons vu notamment de fort jolies choses.

Les galons sont en grande quantité; c'est le succès de plus en plus accusé du moment: le galon mohair en laine de toutes largeurs et de toutes couleurs; le galon chevron, d'un aspect particulier; le galon natté, en belle qualité et de toute nuance (même en or et noir, ou argent et noir), que l'on fait sur commande pareil à l'échantillon; le galon étincelle, qui tient tête à l'inconstance naturelle du monde élégant, et sera, cet hiver, plus employé que jamais. Citons également des galons entre-deux, consistant en soutaches noires sur gros tulle, de différentes largeurs et d'un joli effet; des galons paillettes sur gros tulle noir, dont l'emploi ne sera pas moins heureux pour le chapeau que pour le costume; enfin, le galon de soie, genre de tresse plate, et le galon façonné que la *Ville de Lyon* vend continuellement.

Un peu plus tard, lorsque les mauvais temps seront définitivement venus, nous parlerons de certains galons en sicilienne de couleur, magnifiquement brodés d'or, d'argent et de soie, véritable travail de fée. A ces splendeurs il faut l'éclat des lumières, des salons dorés ou des loges d'Opéra, le voisinage du velours, du satin et de la belle valenciennes. Si nous les mentionnons dès aujourd'hui, c'est afin de démontrer combien la *Ville de Lyon* est en avance sur les autres maisons de même genre. Nous aurons également à parler d'un ruban d'une grande beauté, une nouveauté typique dont cette maison aura la spécialité.

Un mot au sujet des franges. Nos lectrices savent déjà que cette garniture est fort patronnée par la mode nouvelle. Les grandes maisons de couture en favorisent d'une façon singulière le développement en l'appliquant aux plus beaux costumes. La *Ville de Lyon* nous offre, à cet égard, une riche collection de spécimens: franges bonbons, franges grelots, franges clochettes, franges à glands, en soie ou laine; franges tout soie, à haute tête grillée faite au crochet, formant de longues dents entourées de glands; etc. On voit que le choix, en fait de franges, est aussi varié que possible.

— Le cachemire de l'Inde est plus que jamais intronisé dans nos modes; on peut même dire qu'il est passé dans nos mœurs. En effet, l'usage est maintenant établi de placer dans la corbeille de mariage plusieurs costumes en tissu de l'Inde: l'un en drap du Thibet, un autre en vigogne, un troisième en cachemire. Mais, qu'il y a loin des véritables tissus de l'Inde aux nombreuses étoffes qu'on débite sous ce nom! Une maison spéciale, et qui se respecte, peut seul inspirer une confiance absolue. Le *Comptoir des Indes*, entrepôt général des tissus de l'Inde, est, à notre avis, l'établissement le plus honorablement connu sous ce rapport.

Cette maison a maintenant reçu toutes les nouveautés de la saison, et nous sommes à même de pouvoir en rendre un compte d'autant plus exact que nous les avons vues en détail. On sait que ces étoffes, cachemire de l'Inde ou drap du Thibet, ont 120, 125 et jusqu'à 130 cent. de large: aussi le prix du mètre est-il comparativement bon marché, puisque les autres tissus de laine n'ont guère plus de 60 cent.

Si vous visitez les magasins du *Comptoir des Indes* (boulevard Sébastopol, 129), vous y verrez d'abord quatre séries de cachemires de l'Inde. La première coûte 6 fr. 90 le mètre; la seconde, plus fine, 8 fr. 45; la troisième, plus belle encore, 9 fr. 75; enfin, une qualité extra-fine et soyeuse au possible, 11 fr. 50. Dans chacune de ces séries, on trouve toutes les couleurs connues; la première en a, pour son compte, dix-huit; les qualités supérieures offrent des couleurs d'une finesse et d'une fraîcheur extrêmes. Nous avouons que nos préférences, dans les couleurs foncées, sont pour le bleu prune, le bleu marine, le vert de billard, le vert paon et un beau marron. Dans les nuances claires, nous préférons le blanc, le bleu électrique, le saumon, le vert dauphin. Que de jolies tuniques juives on fera avec ces éléments distingués! Le cachemire de l'Inde est, en effet, une des étoffes qui se drapent et se manient le mieux. C'est aussi une précieuse ressource pour les robes des babies de tout âge.

Le drap du Thibet, cachemire fabriqué avec le duvet des laines du Thibet, est le plus magnifique tissu d'hiver qu'on puisse désirer, et le *Comptoir des Indes* en possède un choix magnifique. On en fera des polonaises d'un nouveau genre, d'un usage irréprochable et de la dernière élégance. La mode du jour est aux costumes mélangés de soie et de laine: c'est le cas ou jamais de choisir de préférence le cachemire ou le drap du Thibet. La raison et l'élégance se trouveront une fois par hasard d'accord, car ces étoffes sont d'une durée éternelle; lorsqu'elles se défraîchissent, on les fait teindre et l'on a encore une robe neuve!

Mais voici la dernière expression de la nouveauté, et c'est encore le *Comptoir des Indes* qui nous l'offre: ce sont les séries de rayures et de

carreaux d'aspect très-variés et de sept nuances différentes, en véritable laine cachemire, à 11 fr. 50, en grande largeur. Il y a également un bel assortiment d'unis au même prix. Ajoutons que, celui-ci servant généralement pour le jupon, il est parfaitement permis de prendre une qualité inférieure de cachemire sans que cela nuise à l'effet du costume.

Le *Comptoir des Indes* envoie à toutes les personnes qui lui en font la demande des échantillons de toutes les marchandises, et les marchandises elles-mêmes, franco de port pour la France et l'étranger.

— La *Teinturerie Européenne* (boulevard Poissonnière, 26) garantit sur facture que toutes les robes de soie qui lui seront confiées pour être teintes en noir fin et brillant seront rendues, par ses nouvelles préparations, aussi souples que des soieries neuves. Pour deuil, les robes et costumes de drap, cachemire, etc., avec garnitures et ornements de toutes sortes, sont teints tout faits avec le même degré de perfection que s'ils étaient décolorés. Teintures fines pour ameublements. Expédition pour toute l'Europe.

— Nous avons commencé tout dernièrement la nomenclature des nouveaux modèles de jupons et tournures de la maison DE PLUMENT (rue Vivienne, 33); depuis nous avons reçu quelques lettres nous rappelant qu'on attend la suite promise. La voici:

La tournure *Girofla* est, pour ainsi dire, une tournure en deux parties. Le haut, en effet, a de 25 à 30 cent. de hauteur et les ressorts en sont très pressés. Le bas, qui comprend de 30 à 40 cent., a au contraire des ressorts espacés, recouverts de trois volants d'étoffe. L'intérieur, divisant ainsi cette tournure, est fermé par des pattes en élastique, qui se rejoignent sous des boucles d'acier.

La tournure *Jeanne d'Arc* ressemble, à peu de choses près, à la précédente; elle n'offre quelques variantes que dans les dispositions.

La *Violette* est une grande tournure, demi-jupe, dont chaque ressort est souligné extérieurement par de doubles ganses.

Outre ces différents modèles que la maison de Plument vient d'éditer avec un si grand succès, il y a aussi un certain nombre de tournures indépendantes que bien des femmes préfèrent à cause de leur simplicité. Citons entre autres: la *Magicienne*, à barrettes et triple ressort (le genre de la tournure *Cardinal*); le *Rabagas*, de 25 à 30 cent., avec six ou huit ressorts, tournure d'une excellente forme fuyante, en brillant ou tulle, et dont le bas est terminé par un volant; le *Postillon*, conçu dans le même style, mais garni de ressorts plus pressés.

Nous donnerons prochainement les prix de ces différents modèles, qu'on peut toujours demander à M. de Plument en désignant simplement le nom de la tournure préférée.

SPÉCIALITÉS

On est tenté de toutes façons en entrant au *Palais des Abeilles*! Tout ce que la science et l'art, mis au service de la coquetterie la plus raffinée ont pu produire est exposé dans cette merveilleuse officine. Les yeux sont ravis et l'on est enveloppé de senteurs exquis.

Les nécessaires de toilette réalisent à eux seuls toutes les promesses de la *Reine des abeilles*; contenant et contenu tiennent également du prodige. Coffrets de parfumerie, en bois précieux, doublés de satin capitonné et garnis de tout ce qu'on peut désirer en parfumerie élégante; sachets parfumés (formant boîte à gants, dentelles et mouchoirs) tout en satin, avec jolie peinture à la gouache, gracieusement entourés de ruches; flacons de mille formes, en cristal ou verre de Bohême, blancs, de couleur, etc., tout cela est comme un résumé de l'élégance raffinée qu'on retrouve toujours et partout au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines.)

En fait de parfumerie, ce sont toujours les produits suivants qui sont les plus recherchés: la crème *Pompadour*, qui efface ou prévient les rides; les poudres de riz à l'ambrosie, aux violettes de Parme; la *Brièr de violettes* et le *Garlénia*, qui restent les essences préférées du monde élégant.

M. D'A.

Nous rappelons à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.